

LA VIE PARISIENNE



F. Fabiano 14



ÉCUSSON À DÉCOUPER
et à coller sur la carte d'Europe
dans la case réservée à cet effet.

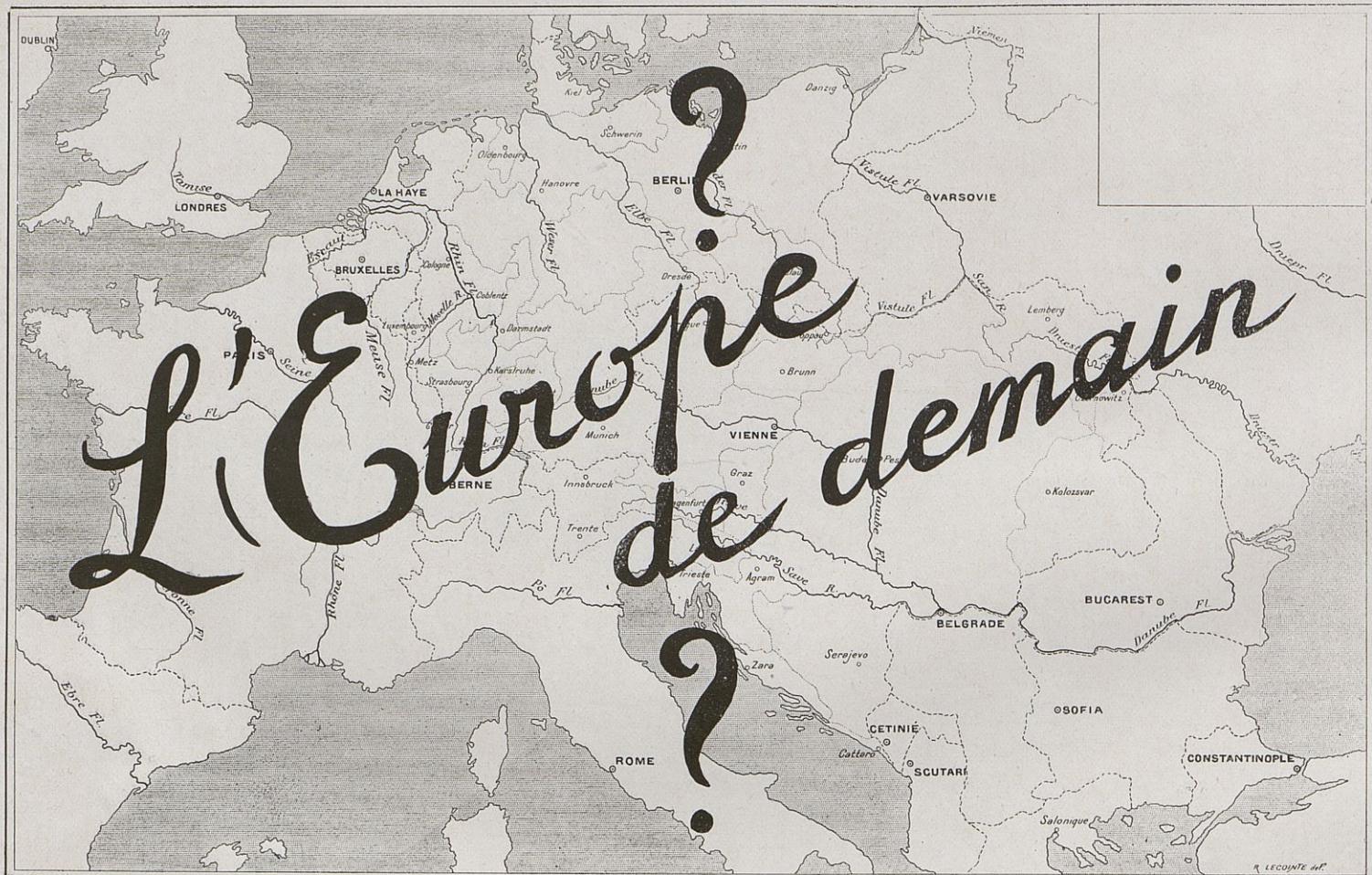
Le Concours de "La Vie Parisienne" QUELLE SERA LA CARTE DE L'EUROPE DE DEMAIN?

10.000 francs de Prix, dont 5.000 fr. en Espèces

1^{er} PRIX : 2.000 FRANCS EN ESPÈCES

En prévision de l'intérêt passionné qu'exciterait notre concours nous avions fait considérablement augmenter le tirage des deux derniers numéros de *La Vie Parisienne*; mais le succès a dépassé nos espérances et nous avons dû faire un tirage supplémentaire de ces numéros, qui renferment, en encartage, notre carte-concours.

Toutes les personnes qui n'ont pu se procurer cette carte et qui désirent concourir n'ont par conséquent qu'à nous en adresser la demande en y joignant 60 centimes en timbres-poste : elles recevront satisfaction par retour du courrier.



Rappelons que **tout le monde** est admis à prendre part à notre concours, dont l'exécution est **très facile** et que chaque concurrent est libre d'envoyer **un nombre illimité de solutions**. Le règlement clair et complet du concours se trouve imprimé au verso de la Carte d'Europe publiée par *La Vie Parisienne* et sur laquelle il s'agit tout simplement de tracer les nouvelles frontières politiques qui résulteront de l'issue de la guerre.

LE CONCOURS SERA CLOS LE 15 FÉVRIER PROCHAIN

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS
UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)
UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.



ON DIT... ON DIT...

Carmina sacra.

Edmée Favart, la si gracieuse divette, est infirmière de la Croix Rouge à l'hôpital de La Rochelle et l'on peut dire qu'elle obtient autant de succès auprès des blessés qu'elle en obtenait l'été dernier encore auprès des spectateurs. On ne parle que d'elle dans les salles blanches et mornes de l'hôpital. Chaque malade rêve d'être pansé par elle, tant elle est attentive, dévouée et douce. On l'appelle : Sœur Cigale, ce qui est joli.

Seulement les bons troupiers se désespèrent tout de même et leur bonheur n'est pas sans nuage. Ils voudraient, en effet, entendre chanter la divette et la divette s'y refuse...

Sa réponse, très digne, est toujours la même :

— Non, mes amis, non!... Je ne veux pas chanter, pendant la guerre, d'airs profanes... or, je ne peux pas chanter ici d'airs religieux... Ça ferait toute une affaire...

Il y a tout de même un moyen d'entendre la chanteuse. C'est d'aller le dimanche, à la grande messe, à la cathédrale. Edmée Favart s'y fait admirer dans son nouveau répertoire, uniquement sacré...



Beaucoup de bruits pour rien.

La poëtesse charmante et si célèbre, épouse d'un poète si charmant et si célèbre, et mère d'un fils idem, si nous osions dire, a dans une jolie ville du sud-ouest, toute fleurie, organisé un hôpital.

Et toutes ses amies, accourant à son appel, sont venues se grouper autour d'elle, infirmières bénévoles et précieuses.

Et certes, elles soignent nos blessés avec un dévouement, avec une douceur, avec aussi une habileté au-dessus de tous éloges et de toutes railleries.

Elles n'économisent ni l'argent ni la peine et cet hôpital, sur lequel règnent ces fées bien parisiennes, est le plus suave, le plus joli, le plus douillet des hôpitaux...

Pourtant... Peut-on le dire?... Eh oui, puisque ce n'est pas méchant!...

Eh bien, malgré tout, ces charmantes femmes, qui n'ont point l'habitude de parler aux pioupious de deuxième classe, sont un peu trop maniérées, un peu trop délicates, un peu trop chic!...

Elles parlent avec trop de recherche et portent des toilettes trop élégantes. Elles font trop de « chichis », disent les soldats.

Et ces derniers, un peu agacés à la longue, résolurent récemment de faire quelques niches à ces « princesses ». Et qu'imagine-t-il? Ma foi, quelque chose d'assez vilain et d'assez sonore, et quelque chose d'assez peu distingué...

Ils suivirent, pendant quelques jours, l'arrivée de ces dames, de certains bruits sur la nature desquels, comme dirait M. Faguet point n'est besoin d'insister...

Ces dames furent bouleversées et scandalisées. Et leur indignation fut telle, qu'elles dénoncèrent au médecin-major la bruyante attitude des malades...

Le major, bénévole, fit une enquête, à la suite de laquelle les bruits incriminés furent diagnostiqués « troubles de nature météorique causés par le séjour dans les tranchées... »

Ainsi l'incident fut déclaré clos. Et, du reste, depuis, les malades sont redevenus bien sages...



Un mot.

Les « poilus » ont trouvé ce mot malicieux pour désigner les quelques soldats qui, en dépit de toutes les circulaires et de toutes les révisions, restent dans les dépôts, à faire des écritures vagues ou « du taxi ». (Ça c'est encore un de leurs mots...)

Ils disent :

— Ceux qui sont sur la nuque...

Et il est de toute évidence que la nuque est de l'autre côté du front...



Une ligue.

Dans une ville de Bretagne qui fut chère à la duchesse Anne, Mlle S... la fille d'un officier supérieur actuellement sur le front, vient de fonder avec beaucoup de jeunes amies une ligue, si l'on peut dire, ou du moins une société secrète qui n'est pas tout à fait banale...

Il faut, pour pouvoir faire partie de cette société, être jeune fille... jeune fille à marier...

Toute adhérente verse vingt francs par mois ; et les sommes ainsi recueillies sont versées aux sociétés de Secours aux Blessés...

Mais cette cotisation mensuelle n'est rien. Ce qui est grave c'est l'engagement sur l'honneur que doit prendre toute ligueuse — engagement qu'elle doit contresigner sur un joli cahier rose, — le registre de la ligue...

Chaque adhérente fait en effet le serment formel de n'épouser jamais qu'un homme, mur ou jeune, ayant fait la campagne actuelle — et n'ayant pas été automobiliste...

C'est dur; mais juste, en somme...

Seulement, le cœur se moque bien des signatures ..



L'héroïque excuse.

Le Conseil Municipal vient d'avoir une session fort brève : le budget de la Ville de Paris a été voté en quelques minutes et les finances de notre capitale ne s'en trouvent pas plus mal.

Cinquante-quatre sur quatre-vingts édiles étaient présents ; les autres étant soldats, n'ont pu prendre part aux débats. L'un d'eux, qui est commis d'administration dans un chaud et confortable bureau, à deux pas de Paris, a cru bon de s'excuser en disant qu' « il était au feu ». Cela eut le don de mettre en gaîté le spirituel doyen d'âge qui traduisit ainsi ses excuses :

— Notre collègue R... ne pourra assister à nos travaux : il est mobilisé au coin du feu.

Tout le monde rit, mais sans malice, car on sait que M. R... rend d'excellents services à l'administration militaire.



Honneurs exotiques.

Tous les honneurs sont offerts à notre généralissime : un fauteuil à l'Académie, des décorations de trente-six couleurs ; sa photographie fait prime et ses autographes valent un prix inabordable.

Parmi ces honneurs il en est deux qui méritent d'être signalés. La tribu des Mielibere, — Peaux-Rouges sous la domination de l'Angleterre — vient de nommer le général Joffre « Prime-Chef » : Cela lui vaut une rente de 12 pence par an. Quant au radjah de Lia, dans l'Inde, il vient de lui conférer la plus haute distinction, celle d'avoir droit de porter... des lunettes!



Leurs Archiducs!

Les Autrichiens ne peuvent pardonner au général Potiorek d'avoir été vaincu ; et après l'avoir acclamé comme un héros, comme un triomphateur, ils l'accablent maintenant d'injures et de mépris.

Pour le remplacer l'empereur a choisi le bel archiduc Eugène dont la haute stature et la beauté brutale font sensation dans Vienne. Peu de ces belles dames, qui, aux heures élégantes, défilent, dans des équipages hongrois, le long de la hauptallée du Prater lui furent, avoue-t-il lui-même, cruelles. Sa nomination au commandement suprême aura, sans doute, plus de succès dans les salons très sélects que parmi les généraux qui seront sous ses ordres ; car de sa science militaire, on cite ce seul trait :

Étant jeune lieutenant, au cours d'une manœuvre, il avait été chargé de porter un ordre à un général ; arrivé auprès de cet officier, il fut incapable de se rappeler ce qu'il avait à dire. Comme le général lui faisait remarquer, avec toutes les formes les plus respectueuses, qu'un tel oubli était vraiment regrettable, le bel archiduc-lieutenant répondit :

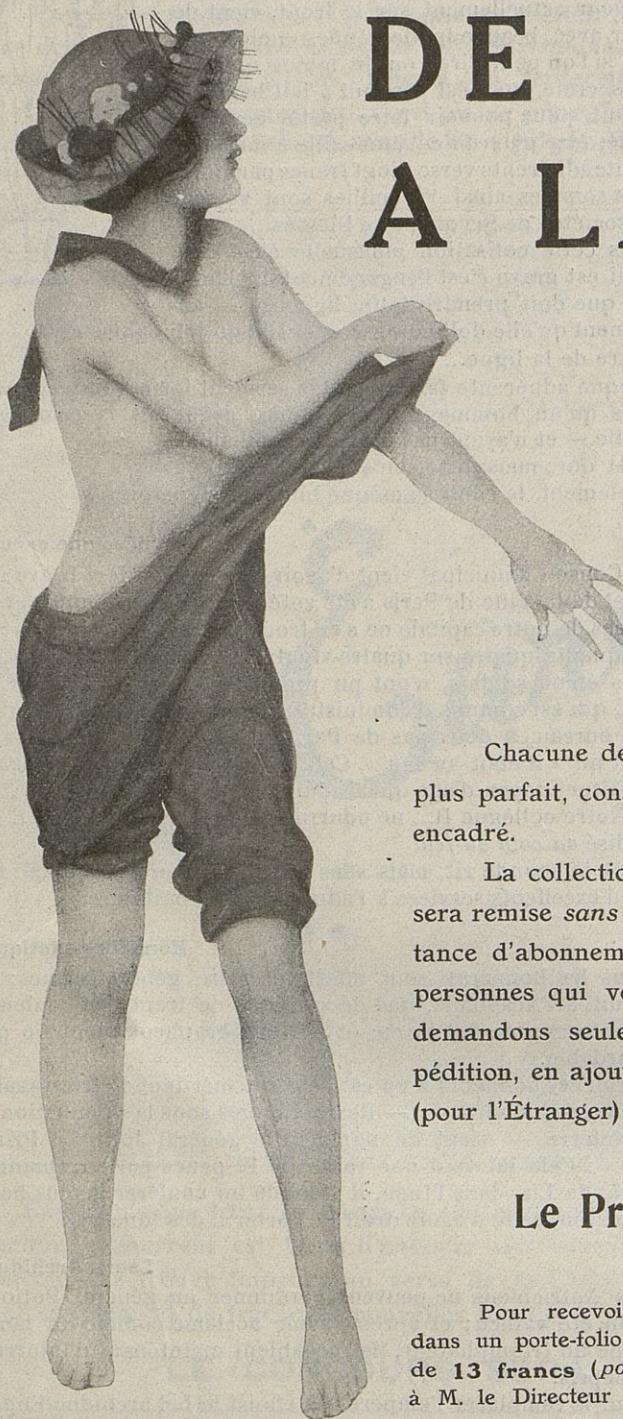
— C'est vrai, mais cela ne m'empêchera pas de passer colonel l'année prochaine !

Le Cadeau offert par la "Vie Parisienne" à ses abonnés

Beaucoup de nos lecteurs nous ont fait observer qu'en limitant au 31 décembre le bénéfice de la prime offerte à nos nouveaux abonnés ou réabonnés, nous en privions ceux qui habitent des pays éloignés. En conséquence, nous prolongeons jusqu'au 15 février la distribution de notre prime.

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, avant le 15 février 1914, recevront en cadeau l'album intitulé :

DE LA BRUNE A LA BLONDE



Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES
par

Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort, à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'empaquetage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs** (pour la France) ou de **13 fr. 50** (pour les Pays de l'Union postale) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.

HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil,
2^e esc. Entr. (1 à 6 h.)

MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIÈNE. Maison de 1^{er} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M^{me} HENRY, 11, rue Lévis (Villiers).

" EROS " Série inédite de **20 ESTAMPES en Couleurs** de RAPHAEL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir Chacune de ces estampes inédites en **couleurs** mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réemmagasinées sur papier à la forme, pouvant s'encadrer immédiatement. La série complète : **100 fr.** Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre **11 fr.**, ou bien de 4 gravures contre **21 fr.** Catalogue illustré sur demande.

" GUERRE 1914 " Série inédite de 16 estampes en couleurs format 36×28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Marcel Felic, Sandy-Kook, Mesplès, Thomasse, Valverane, Boiry, Vincent-Anglade, Domergue, etc. — Frano la série contre **20 fr.** — Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

MANUCURE M^{me} JHANE, Installation moderne, 5, r. Lapeyrière. N.-S.; Jules-Joffrin (2 à 6 h.).

SOINS d'HYGIÈNE par Manucure (M^{me} JOLY). 46, rue St-Georges 2^e ét. face.

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

M^{me} HENRY SOINS D'HYGIÈNE, tous les jours de 11 à 7 h. 148, Rue Lafayette, 2^e étage.

Nelly ANDES'S MANUCURE, 26, place de la Madeleine. (Englisch spoken).

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hygiène, 13, rue de la Tour-des-Dame(s) Entresol. Trinité (10 à 7 heures).

Le nombre de flacons d'alcool de menthe de Ricqlès envoyé aux soldats est inimaginable, parce que le *vrai* « Ricqlès » représente à la fois l'hygiène de l'estomac et celle de la toilette, par la purification agréable et instantanée de l'eau.



LETTRES DE SOLDATS^(*)

Le Capitaine JEAN DE PLOUGASNON, du 20^e de Chasseurs, à Monsieur le Docteur DUTAR, avenue des Ternes-du-Roule.

Saragosse, 28 avril 1823.



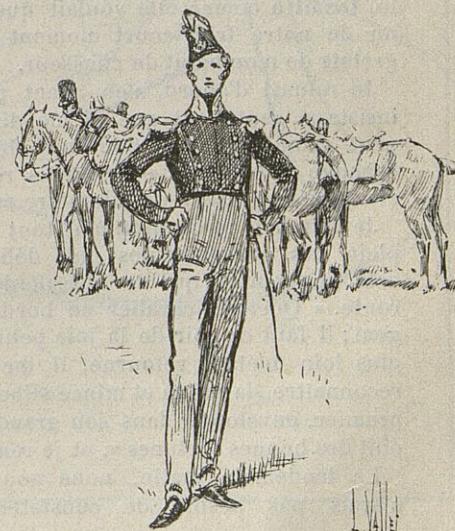
Oui, mon cher, nous voilà en Espagne et quelle différence avec 1810 alors que j'y vins comme cavalier!

Plus nous avançons dans l'intérieur du royaume, plus nous sommes accueillis avec enthousiasme. On nous reçoit comme des libérateurs. Jugés-en : à Tafalla, les habitants, s'étant fait indiquer le général qui commandait l'avant-garde, se ruèrent, en foule, autour de son cheval pour baisser ses bottes, et ils y mettaient tant d'ardeur qu'ils faillirent le jeter par terre. Devant la porte de la ville, nous trouvâmes rassemblés un grand nombre de moines, qui avaient préparé des rafraîchissements de toute espèce. Les bons pères après avoir fait bien boire la tête de la colonne, trinquant avec les soldats, se trouvèrent si exaltés et si joyeux, vins et liqueurs aidant, qu'ils se mirent à danser au son de la musique du 8^e d'infanterie légère, avec les sapeurs du régiment! A Tudela, partout, mêmes acclamations, mêmes réceptions enthousiastes; partout les populations conduites par les prêtres nous font fête. Et dire que c'étaient ces mêmes Espagnols qui douze ans auparavant nous accueillaient à coups de fusils! Aujourd'hui les habitants attendent à la porte de leur maison qu'un Français se présente pour y loger, leur réservant leur meilleure chambre. Et les femmes, mon cher, les femmes! leurs plus gracieux sourires et bien d'autres choses encore sont pour nous. C'est ici le paradis de Mahomet! Saragosse, Saragosse même n'a pour nous que des enchantements.

Mais je te vois, mauvais sujet. Carabin impénitent! Ce mot de

paradis de Mahomet te met, (j'allais dire te Maho...met) l'eau à la bouche.

Eh bien, gloire de la faculté! je vais te raconter une belle aventure. Revenons en France, car c'est décidément et quoi qu'en fasse, le vrai pays des belles aventures d'amour. C'était à Bayonne avant notre entrée en Espagne; nous avions comme lieutenant-général le vicomte Pamphile Lacroix. J'étais, moi officier d'ordonnance, pour quelques jours, du maréchal du camp comte de Saint-Chamans. Or, l'accompagnant un jour, chez le lieutenant-général, j'entendis celui-ci lui dire d'un ton dégagé : « Je me suis pourvu d'un très joli secrétaire pour la campagne, et comme vous en recevez souvent des lettres, il faut que vous fassiez connaissance avec lui. » Il sort une seconde et revint tenant par la main une sorte de caricature, que, pensant tomber à la renverse de surprise, nous reconnaissions pour Mme Pamphile Lacroix!... M. de Saint-Chamans reprend cependant son assurance, tandis que je me mordais au sang pour ne pas rire, derrière lui. Il demande au général Lacroix l'explication de cette métamorphose. Alors très sérieusement le général lui dit que le duc d'Angoulême, ayant formellement interdit aux femmes d'officiers de suivre leurs maris en Espagne, Madame Lacroix saisie d'un accès de fureur à la nouvelle d'un ordre



aussi barbare, avait catégoriquement déclaré qu'elle ne se soumettrait pas, et qu'alors, à eux deux, ils avaient trouvé cet expédient. Un tailleur avait été appelé et Madame Pamphile Lacroix, culottée et bottée à la mode de Toulouse, en petite redingote courte et casquette en tête, se trouva prête pour le départ. Or elle est bossue, fort laide et a, ainsi, l'air d'un vilain gamin mal bâti; et comme elle veut toujours être à la tête de la division, nous la voyons à cheval chaque jour à côté de son serin de mari, depuis notre entrée en campagne!

Et quoi! me diras-tu, c'est là ta belle aventure? patience, j'y arrive. Mais revenons auprès du lieutenant-général. « De cette manière, déclara-t-il, on n'a rien à me dire; il me faut un secrétaire, je n'en veux pas d'autre. » — En sortant du cabinet du général je suivais le pauvre de Saint-C. encore tout ahuri, quand, dans l'antichambre, nous croisâmes un fort joli jockey, aux formes très rondes, et qui était aussi affriolant ou plutôt affriolante que sa maîtresse était laide et ridicule. Car, tu l'as deviné, on avait compris qu'un secrétaire ne pouvait être suivi par une jolie femme de chambre et on avait transformé cette délicieuse grisette en jockey.

Au moins celle-ci suivait-elle en calèche.

Je ne pus, tu le penses, car tu me connais, cacher au gentil jockey, le sentiment très vif, très très vif, qu'il m'inspira sur le champ; le costume d'homme donne de l'assurance, une œillade fort douce me fit voir qu'on m'avait compris et qu'il ne tiendrait qu'à moi (du moins je l'interprétais ainsi) d'en savoir davantage sur ce charmant jockey. Je passe sur les péripéties de notre départ, sur celles de la route; je t'ai dit déjà que notre campagne s'annonçait sous les plus heureux auspices, et puis maintenant, je le devine, nos étapes militaires t'intéressent peu; tu brûles de savoir comment je fis celles de l'amour.

Tu penses que chaque jour, sous un prétexte bon ou mauvais, je m'arrangeais pour avoir à faire aux environs du quartier général. J'avais repris mes fonctions de capitaine à mon régiment, mais par une grâce du Seigneur, c'était précisément mon escadron qui faisait l'escorte du lieutenant-général et j'avais assez d'occasions de me rencontrer avec le joli jockey, Juliette pour l'appeler par son nom, tantôt au quartier général même, tantôt chemin faisant quand mon cheval se trouvait comme par hasard, à hauteur de la calèche du général, au fond de laquelle souriait la mutine femme de chambre. Cependant, soit que l'espion jockey y mit de la mauvaise volonté, soit que les lieux n'y fussent pas propices, je n'avais pu encore obtenir le rendez-vous nocturne qu'on m'avait laissé espérer. Enfin, le jour où plutôt la nuit bénie arriva; il était temps, car je n'avais pas été, tu le penses bien, le seul à apprécier ce joli minois et les formes exquises si bien révélées par le costume, presque collant, des jockeys. J'avais remarqué que mes officiers pour ne parler que d'eux étaient très émoussillés; la tenue du reste s'en ressentait: je n'ai jamais eu un escadron si pimpant! Donc, un soir, par une de ces belles nuits comme on en voit en Espagne... je fus heureux et confirmé dans l'opinion que Juliette était un délicieux gamin! Mais, à mon grand regret, Juliette ne voulut pas me garder plus d'une heure; il lui fallait, disait-elle, se rendre auprès de sa maîtresse. Avant de me quitter elle me demanda avec toutes sortes de câlineries de satisfaire un caprice qui lui tenait à cœur: elle voulait que je lui donnasse en souvenir de notre trop court moment de plaisir, un des boutons-grelots de mon habit de chasseur.

Je refusai d'abord, n'en ayant pas de rechange. Mais elle insista si gentiment que je me dis: « Bast! en campagne on peut avoir perdu un bouton ». Je le lui laissai découdre en échange d'un baiser, et je partis rejoindre mon logement qui était sur la route, à un kilomètre environ.

Je marchais en chantonnant, tout fier de ma victoire et encore plein des souvenirs les plus délicieux, lorsqu'il me sembla voir une ombre qui se glissait derrière la haie longeant la route. « Quelque cavalier en bordée, pensai-je; soyons indulgent; il faut ce soir de la joie pour tous ». Mais, quelques pas plus loin m'étant retourné, il me sembla, au clair de lune, reconnaître, la haute et mince silhouette de mon lieutenant en premier, enveloppé dans son grand manteau. « Allons, c'est la nuit des bonnes fortunes », et je rentrai me coucher.

Le lendemain matin, nous nous remettons en route; je n'avais pas besoin de constater l'absence d'un de mes

boutons pour me souvenir de ce qui s'était passé quelques heures auparavant. Je me rappelais la rencontre faite sur la route, et, l'escadron réuni, à cheval, je m'approchai, comme chaque jour, pour en passer l'inspection, m'apprêtant à blaguer légèrement mon lieutenant en premier sur ses promenades nocturnes, quand, arrivant à sa hauteur, je m'aperçus qu'il manquait un bouton au plastron de son habit! Je passai rapidement devant mes trois autres officiers... Stupéfaction! A chacun manquait ce même bouton! Je n'osai pousser l'inspection jusqu'aux sous-officiers; je retournai à ma place de bataille, un peu troublé et, le général et sa calèche arrivant à grande allure, je mis mon escadron au galop, non sans avoir d'un rapide regard plongé au fond de la voiture. J'eus le temps d'apercevoir, un sourire à la fois narquois et satisfait et sur la veste du jockey, cinq beaux boutons qui brillaient comme de l'argent.

Voilà-t-il pas, cher ami, une belle aventure? C'était hier; j'avais hâte de te la raconter. Je te tiendrai au courant de la suite, s'il y a une suite! Cela ne te fait-il pas souvenir de ce que dit Pline, en parlant de la suivante de certaine Impératrice Romaine: « Eam die ac nocte superavit quinto et vicesimo concubitu ». Tu vois que je sais encore mes classiques!

JEAN DE PLOUGASNON,
20^e de chasseurs.

Le Capitaine de Praedels du 1^{er} Régiment de Grenadiers de la Garde, à MADAME SAINT-ESTÈVE, place des Pyramides, à Paris.

Milan, 7 juin 1859.

Ma chère Marguerite,

Nous avons eu avant-hier une chaude journée, et je t'écris avec encore de la fusillade plein les oreilles. Je crois que l'Empereur et l'état-major nous avaient mis dans une fichue position, mais le général de Mac-Mahon et surtout l'héroïsme et la valeur de la garde ont tout sauvé: nous avons remporté une grande victoire et comme dit l'Empereur « nous mangeons le pain des Autrichiens »; heureusement pour nous, car les intendants nous laissent mourir de faim. L'Empereur a fait Mac-Mahon Maréchal de France et l'a nommé duc de Magenta. Et voilà comment cela c'est fait: Napoléon se dirigeait sur Magenta hier matin. En route, il rencontra la division Renault; les tambours battirent aux champs, les troupes présentèrent les armes, puis il atteignit le 2^e corps qui était en colonne aux abords du village; le général de Mac-Mahon vint saluer l'Empereur, qui lui tendait la main l'entraîna dans une cour de ferme où tous deux mirent pied-à-terre. Le souverain remercia chaleureusement le général et prononça ces mots à haute voix, de façon que tout l'état-major entendit distinctement: « Vous avez sauvé la France et l'Empire » et il lui annonça qu'il l'avait nommé Maréchal de France et duc de Magenta. Le Maréchal, si froid, si calme d'ordinaire était fort ému. Il est vrai qu'il l'a bien mérité: il était superbe le jour de la bataille sur son grand pur-sang. C'est un grand capitaine et sans lui je crois que nous étions frits. Les grenadiers ont été admirables et mon brave Damuzot s'est conduit en véritable héros.

Moi je n'ai rien, ma jolie Marguerite, qu'une légère blessure, à la main gauche heureusement, ce qui me laisse la droite pour t'écrire et aussi pour... te prendre la taille quand je te reverrai, ce qui je l'espère sera bientôt car l'armée française marche, selon son habitude, de victoire en victoire.

Je t'écris par cette délicieuse nuit de juin, sur cette terre d'Italie, si pleine de souvenirs, Roméo, Juliette, la Traviata, Francesca de Rimini! Mais toi aussi, ma Marguerite, tu as ton vilain Paolo Malatesta. Ah! l'odieux singe, menteur et hypocrite avec la lamentable tête d'un pantin qu'on aurait pris entre deux portes, et son vilain jargon qu'il voudrait faire passer pour l'accent Polonais; comment peux-tu... avec un si triste moineau? Quand je vous vois tous deux à la musique des Tuilleries, je pense immédiatement à une jolie et fine jument de pur sang



ON N'ENROLE PLUS DE CANTINIÈRES !



PANDORE. — Subséquemment, major Cupidon, je préopine qu'il doit y avoir erreur immatriculatoire : pour faire partie de nos troupes de ligne, ce conscrit-là en a trop !



qui serait attelée avec une rosse de fiacre! Il est vrai que tu te venges bien, coquine! Dieu que d'heures exquises nous avons passées dans le petit entresol de la rue J...! Tesouviens-tu du jour où je t'y conduisis pour la première fois? Tu ne savais pas où c'était; je t'ai dit: « Laisse-moi te conduire », et en passant devant la porte je te poussai et tu te trouvas tout de suite dans le vestibule. « Très bien fait » me dis-tu.

Ah! nous fimes beaucoup d'autres choses très bien! Et la première fois que je te parlai, t'en souviens-tu? Tu venais tous les matins te promener sur la terrasse du Jeu de Paume. Vers 11 heures, un matin (j'étais encore lieutenant), de garde à la porte de la Concorde, je te remarquai, tu me pluas tout de suite par ta grâce, ton chic et ta délicieuse tournure. Je fis moi aussi chaque jour la même promenade. La semaine suivante j'étais de garde encore; j'étais derrière toi, décidé à te parler, lorsque tu perdis ta jarretière; prestement, je la ramassai, ne consentant à te la rendre que si je la remettais moi-même. Tu refusas, mais comme il n'y avait personne, tu voulus bien, enfin, non pas me la laisser remettre, mais me laisser te la voir rattacher, et là, tu sais sur ce petit banc, caché par quelque vieille dame, au pied de l'escalier des tribunes du Jeu de Paume, j'eus, tout en faisant le guet, le plaisir de voir la plus exquise jambe du monde moulée dans un bas de soie blanc, et... très généreusement montrée! Ah, sensible Marguerite, comme nous nous sommes aimés, et... comme nous nous aimerons encore... si tu le veux! Le veux-tu? Je te quitte ma Marguerite; je suis de ronde et voici mes hommes qui sont là avec le falot devant ma tente.

Je couvre de baisers tout ce que tu voudras me laisser de ta jolie personne.

A toi pour la vie.
JACQUES.

J'oubliais de te dire que nous sommes entrés à Milan ce matin. C'était du délire: applaudissements, cris, fleurs, pluie de fleurs à être étouffé sous les roses. Quand le Maréchal de Mac-Mahon, est arrivé cela a été de la folie. Son pur sang, excité par tous ces cris, ne tenait pas en place. A un moment, une femme du peuple, manquant de se trouver mal, jeta son enfant au maréchal. Celui-ci toujours maître de lui a saisi l'enfant au vol et l'a placé sur ses fontes, après l'avoir embrassé sur les deux joues.

DAMUZOT du 1^{er} régiment de Grenadier de la Garde Impériale a
MADEMOISELLE ZELIA cuisinière chez Madame
de Sainte Estève place des Pyramides.

Ponte Nuovo, 7 juin 1859.

Cher Mademoiselle Zelia

Je profitte dun momen que jé de libre pour mettre la main a la plume et vous faire ses 2 mos de lettre.

Je vous diré que je pensai bien a vous nous avon bien batu les Autrichien il ce sove deven nous come des lapin le soldat français na qua ce montré pour être partou victoierieux cé bo detre français et l'empire français peu être fier des troupe qu'il a préparé.

Quant a ce qui a ete de conversacion antre nou Mademoiselle Zelia vou y avé je croi du relfaichir vous savé que mon segond congé fini au moi de janvier 1860 et que si vou voulés on pourrai bien finire ca vie ensenble au pays.



Ne vous doutés donc jamai de ma seriosité vous me connaisseré un jour, le soldat français na quune parole cé tun galantome surtou dans la garde.

Je panse que la présente vous trouvra en bonne santé cé mon plus gran daisir ainsi que le sentiment qui est avan tou. Mon capitaine est bien bon pour moi cé tun bayar comme on dit il a de l'honneur et du sentiment je croi qu'il en pince toujour pour votre bouregeoise. Ça cé leur zognons pas vrai.

Allons, permetez un petit bésor sur le papié a celui qui va ce battre pour la France et vive l'Empereur.

DAMUZOT.

Joublié de vous dire qu'à la bataille de Magenta mes 2 camarades a droite et a gauche de moi on ete tué. Mais les autrichien me la bien payai. Mon capitaine a ete cité à l'ordre de l'armée quel honneur pour moi d'être son brosseur

*Le Capitaine LOUIS G..., du 2^e cuirassiers, à MADAME YVONNE B...
rue Gounod, Paris*



De X-sur-Z, 31 décembre 1914.

Je commence ma lettre, ma chère bien aimée, ce dernier jour de décembre, à minuit moins un quart. Je penserai donc à vous jusqu'à la dernière minute de cette année qui m'a vu si heureux, et, c'est encore votre chère image qui sera devant mes yeux dès les premières secondes de celle qui va commencer. Puisse 1915 m'apporter tout le bonheur qu'emporte 1914! Je viens de revivre pendant les quelques heures de cette triste nuit d'hiver, tout notre passé, si court mais si riche de délicieuses minutes. Vous souvenez-vous, te souviens-tu, chère, chère aimée, de notre premier rendez-vous, en mai dernier, par cette belle et inoubliable soirée, que ces jolis vers évoquent si bien :

Ce soir est un soir de Printemps;
Sur la ville aux rues éclairées
Par les derniers rayons du jour,
Flotte l'haleine de l'amour:
Ce soir tout est beau dans Paris

Et les marronniers ont fleuri.

Cette nuit, c'est au bruit du canon que je t'écris, loin, bien loin de toi, et, cependant, je te revois si bien, tu es là devant moi. Et au milieu de tout ce drame, grandiose, où je joue un tout petit rôle au milieu de héros grands comme ceux de l'épo-

pée, plus grands, peut-être, parce qu'ils n'ont plus l'excitation des marches triomphales, des panaches flottants et des batailles glorieuses, gagnées debout, en marchant dans l'enivrement de la musique et des chants de victoire; oui, pendant ces heures tragiques marquées par tant de dévouements héroïques, par tant de belles morts obscures, je ne vois que toi, que ta chère image. C'est, j'ose à peine le dire, pour te revoir plus vite que je voudrais pouvoir chasser ces brutes odieuses qui ont enlevé à la guerre toute sa grandeur et toute sa chevalerie. Sangliers terrés dans leurs bauges, auxquels le grand jour et le combat loyal, à armes égales semble faire peur; sangliers terribles cependant et dont notre criminelle imprévoyance a trop laissé pousser les défenses. Oui, chère, chère chérie, c'est pour toi, en pensant à toi que je risque volontiers ma vie, désirant ardemment être plus grand pour te plaire davantage. J'ai emporté comme un talisman, le premier billet que tu m'écrivis, tu t'en souviens, sur une feuille de ton bloc-notes, au crayon rouge, « Pour toi je dénouerai mes longs cheveux... et s'il faut pour augmenter ton plaisir... » Ah! je le sais par cœur: il est là cousu dans la doublure de ma tunique, et c'est lui, bien plus que ma cuirasse, qui m'a jusqu'ici préservé des balles.

J'ai fait la nuit dernière un bien beau rêve et qu'il faut que je vous raconte, Yvonne.

C'était aussi par une belle fin de journée de printemps: l'avenue des Champs-Elysées était noire d'une foule vibrante, enthousiaste; des drapeaux, des fleurs partout: sur les toits, du monde, du monde... A la tête de mon escadron, dont le soleil faisait étinceler les cuirasses, je précédais le général victorieux, En me retournant de temps en temps pour régler l'allure, je voyais toutes les belles têtes bronzées de mes braves cavaliers; ils étaient là tous, même les morts. Dieu nous les avait rendus pour cette belle fête. Nous avancions avec un cliquetis d'armure, dans une poussière faite de lumière et de gloire, sous une pluie de fleurs, une apothéose comme n'en connurent jamais les plus beaux triomphes de Rome!

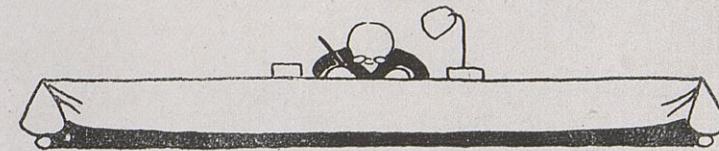
Les chevaux piétinaient enivrés, eux aussi, par la musique, les cris, la joie immense qui mouillait tous les yeux, étouffait tous les coeurs, le cœur unique, en ce moment... le cœur de la France!

Et moi, transporté, marchant comme dans un rêve d'azur et d'or, je ne voyais que vous, que toi, là à cette fenêtre, et il me semblait que j'allais mourir, mourir de tout ce bonheur et de celui que me promettait tes yeux.

Alors

(Cette lettre parvint à M^{me} B... dans les premiers jours de ce mois de janvier maculée de petites taches foncées, du sang du pauvre officier qu'un shrapnell avait tué. Le colonel qui connaissait la liaison du capitaine, l'avait mise à la poste en y joignant le petit billet, au crayon rouge, retrouvé dans la tunique.)

L. VALLET.



Comment on écrit l'Histoire

Le Directeur du *canard quotidien* reçoit beaucoup de lettres. Il en reçoit des officiers et des soldats qui sont dans les tranchées : il en reçoit des aviateurs, des marins, des médecins, des blessés : il en reçoit de tous ceux qui vivent très près du champ de bataille : il en reçoit aussi de ceux qui en vivent très loin.

Monsieur le Directeur répond aujourd'hui à tous ses correspondants.

LIEUTENANT Z., ...^e Régiment d'Infanterie, ...^e Secteur, Bureau central militaire.

« Mon cher lieutenant,

La lettre dans laquelle vous me dépeignez la vie que vous menez dans les tranchées m'a fortement intéressé.

Malheureusement je crois que mes lecteurs ne goûteront que médiocrement la monotonie de votre récit. Vous devez bien, que diable, voir de temps en temps, dans vos tranchées quelques événements propres à susciter des histoires pittoresques ou des descriptions suggestives. Mes lecteurs veulent connaître, dans les moindres détails, tout

ce qui se passe sur le front : et les nombreux « rien à signaler » qui se renouvellent si souvent tout au long de votre lettre, ainsi que l'énumération un peu fastidieuse de vos invariables menus ne sauraient leur donner satisfaction.

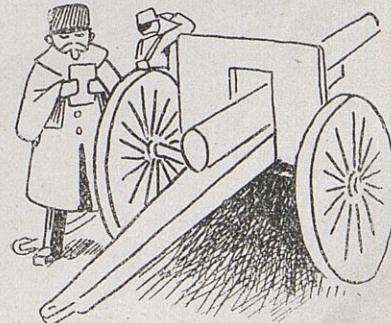
Croyez donc à mes bien sincères regrets et recevez, etc., etc.

COMMANDANT X..., ...^e Régiment d'Artillerie, ...^e Secteur, Bureau central militaire.

« Mon commandant,

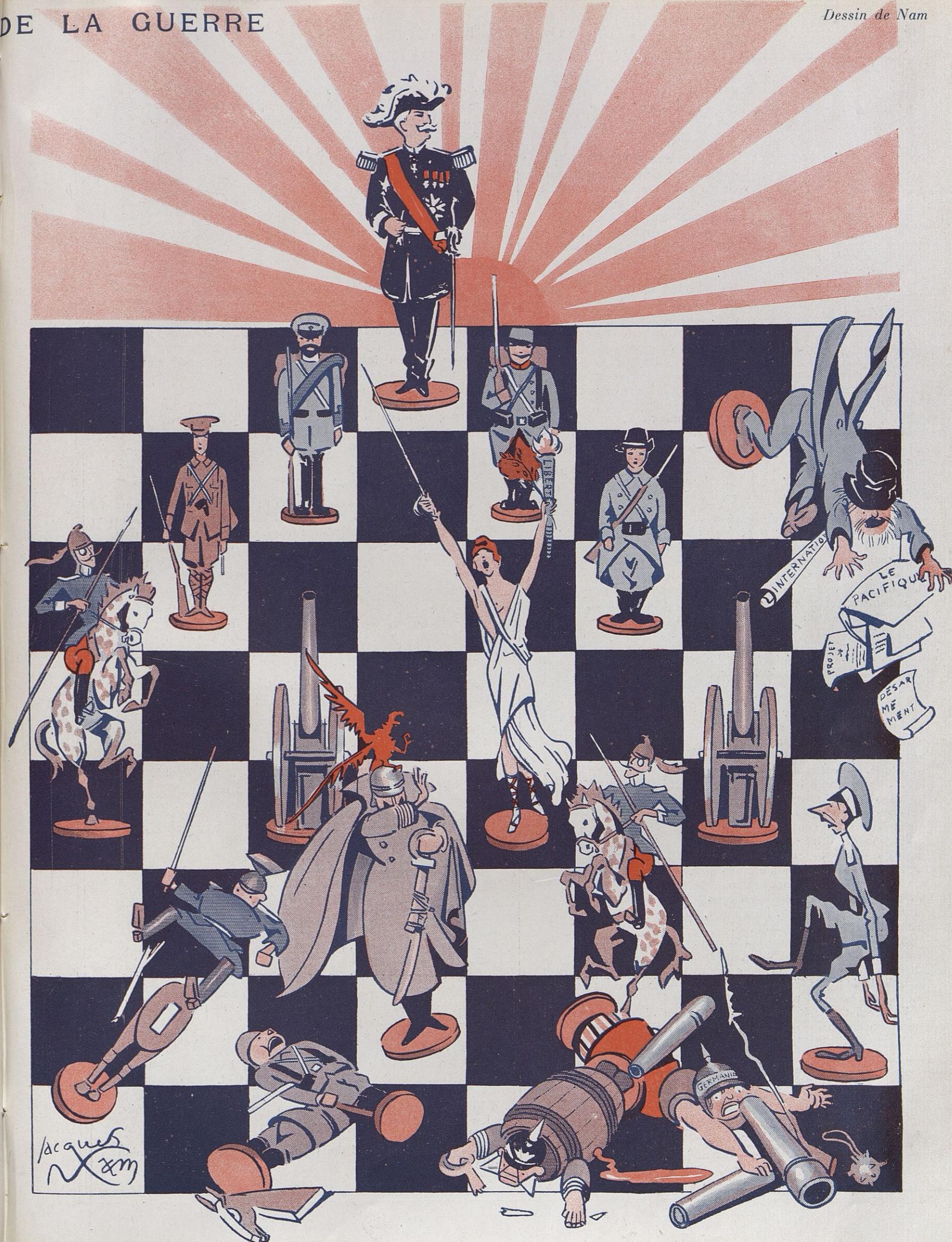
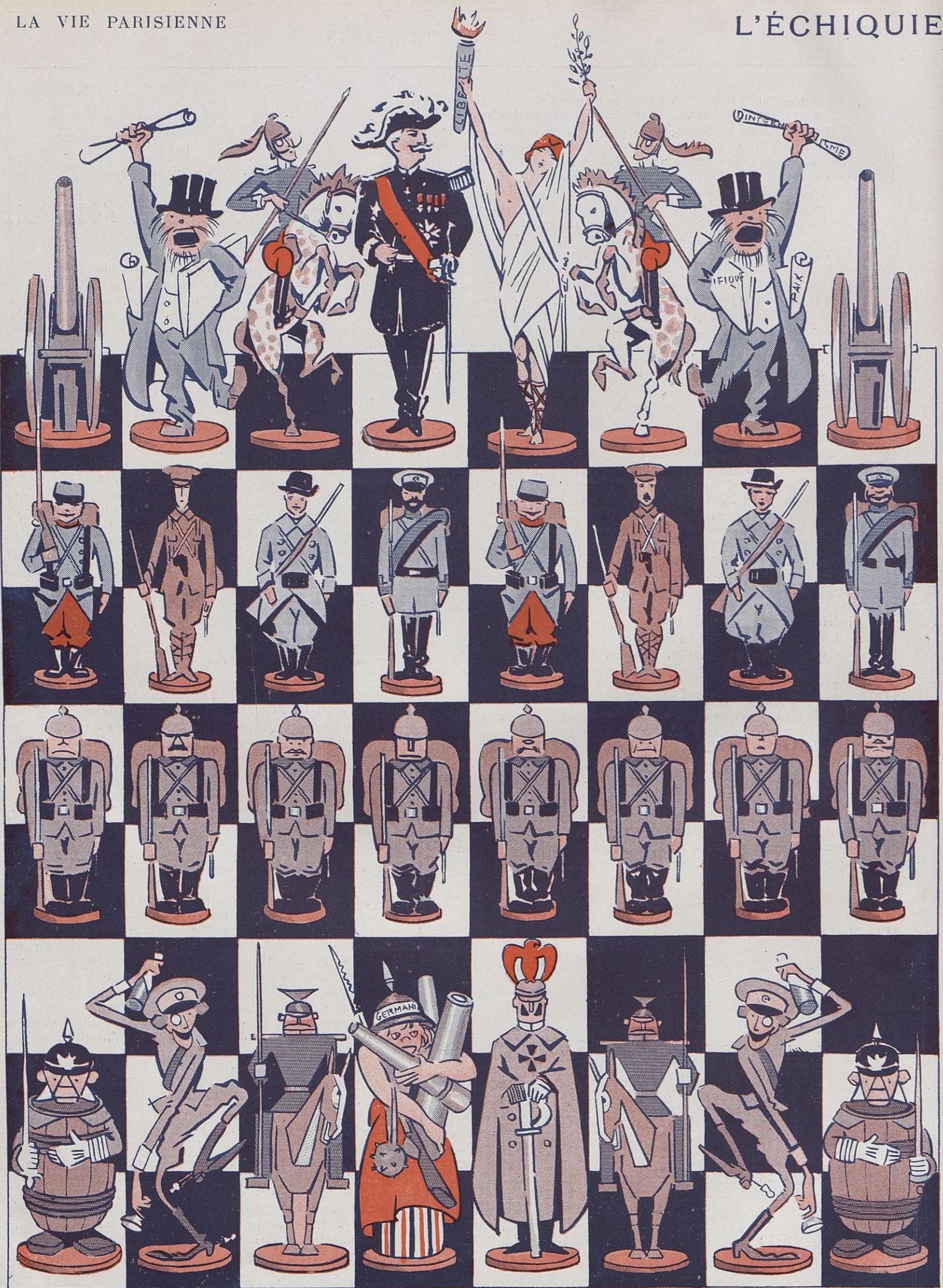
J'ai lu, non seulement avec intérêt, mais aussi avec un vif plaisir, le récit des combats d'artillerie auxquels vous avez pris part. L'esprit scientifique et exact qui est l'apanage de votre arme s'allie agréablement à la fantaisie spirituelle que nous apprécions ici par dessus tout. Malheureusement toutes ces histoires plus ou moins techniques de hausses, d'observatoires, de débouchoirs, d'abris, de défilés, de gargousses, de télémètres, de fusées, de frein, d'avant-trains, d'attelages, de chevaux, de voies, de caissons, de munitions, de servants, de fourgons ne pourront jamais être comprises de la masse de nos lecteurs, qui, vous le savez, ne sortent pas de l'Ecole polytechnique. Il me semble pourtant que dans l'artillerie vous devez voir beaucoup de choses intéressantes. Notre public lira avec empressement, je n'en doute pas, le récit que vous feriez de ces choses-là.

C'est dans l'espérance que votre chronique prochaine traduira mieux les spectacles que vous voyez journalièrement que je vous exprime mes regrets de ne pouvoir insérer votre lettre et je vous prie, mon commandant, de bien vouloir, etc., etc.



L'ÉCHIQUIER DE LA GUERRE

Dessin de Nam





CAPITAINE X..., ...^e Régiment de dragons, ...^e Secteur, Bureau central militaire.

Mon capitaine,

J'ai lu avec passion le récit que vous me faites de l'utilisation nouvelle de nos forces de cavalerie. Malheureusement je crois que nos lecteurs ne sauront jamais comprendre le but actuellement poursuivi par notre haut commandement. Pour leur esprit amoureux du classique, cavalerie signifie patrouilles, reconnaissances, services d'éclaireurs, charges poursuites. Jamais mon public ne me pardonnerait de publier une lettre d'officier de cavalerie qu'il croirait écrite par un officier d'infanterie et dans laquelle les mots « tranchées », « marches à pied », « en tirailleurs couchés » sonnent un peu faux, vous le reconnaîtrez.

Espérons tous les deux que vous aurez bientôt des chevaux et que vous pourrez m'envoyer un récit plus vraisemblable de vos faits de guerre.

Croyez mon capitaine à tous mes regrets et recevez...

Monsieur le Directeur écrit encore.

Il écrit à un aviateur dont, à son avis, les vols ne sont pas encore tout à fait sensationnels : Il écrit à un marin qui rampe sur le sable des aunes au lieu de combattre à bord d'un cuirassé ou d'un sous-marin : Il écrit à un médecin, qui soigne des hommes grièvement atteints, lui déclarant que ce genre de blessés ne convient malheureusement pas à sa clientèle.

Il écrit enfin à un de ses plus précieux collaborateurs, mobilisé, qui garde quelque gare ignorée, dans le Midi de la France.

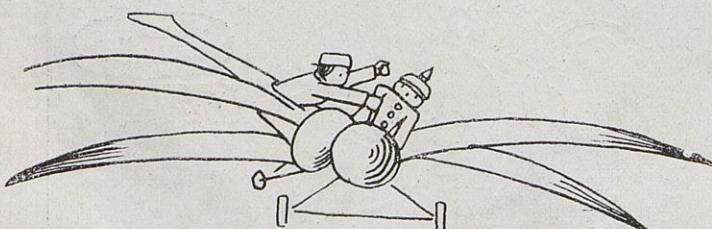
MONSIEUR E. N., soldat attaché au service des Garde-voies et communications, gare de Costignac (Aude-et-Garonne).

Mon cher collaborateur,

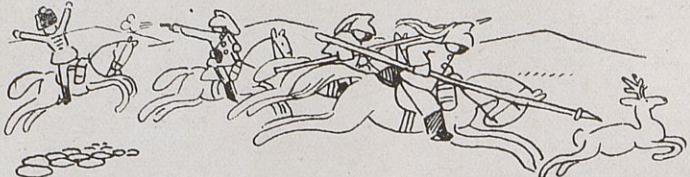
Je vais faire passer tout de suite tout ce que vous m'avez envoyé hier. Vos histoires vécues de tranchées du Nord, le café renversé, le bal troublé par les obus, le cigare échangé contre une betterave, les repas si ingénieusement composés avec le produit de votre chasse, de votre pêche ou de votre débrouillardage ne le cèdent pas en intérêt au vibrant récit que vous me faites de l'entrée de nos troupes dans un village alsacien, avec les charges impétueuses de cavalerie et d'infanterie, la musique, les chopes, les poteaux-frontière et les baisers des jolies filles du pays.

La description de ce duel d'artillerie dont les pièces sont composées, de part et d'autre, de troncs d'arbres, de barriques, de charrettes et d'ouate pour imiter la fumée sera vivement appréciée de notre public. Envoyez-moi donc d'ici peu quelque chose sur les mortiers.

Votre aviateur est un héros : j'ai lu, depuis le commencement de la guerre, bien des lettres à ce sujet : j'ai connu ainsi des

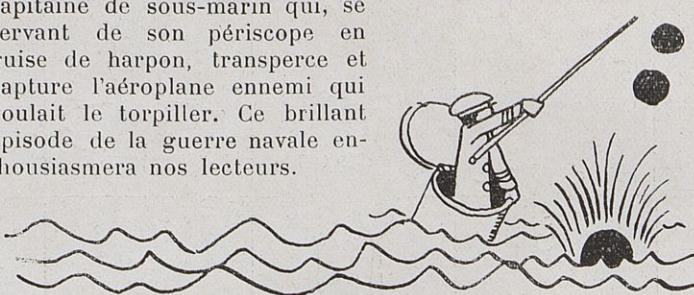


chooses très belles, mais rien pourtant qui puisse égaler le courage et l'audace de votre sapeur s'emparant à l'abordage d'un avion ennemi, à 1500 mètres de hauteur. J'aime beaucoup l'histoire de la biche poursuivie à la fois par nos dragons et par les hussards de la mort ; voilà un brillant fait d'armes à ajouter à

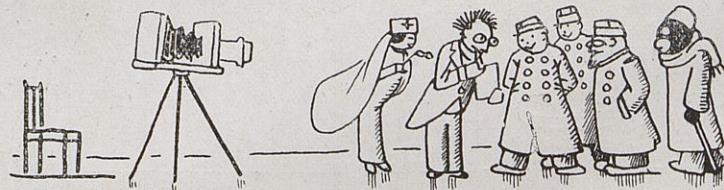


l'actif de notre cavalerie et je ne doute pas que nos historiens ne s'en emparent pour le mentionner dans leurs œuvres futures.

Jamais je n'ai lu un récit aussi passionnant que celui de ce capitaine de sous-marin qui, se servant de son périscope en guise de harpon, transperce et capture l'aéroplane ennemi qui voulait le torpiller. Ce brillant épisode de la guerre navale enthousiasmera nos lecteurs.



Vos blessés sont rigolos à souhait : leurs aventures, leur émerveillement devant le café qu'on leur sert avec une « secoupe » : ravira notre public : très bien aussi votre opération sensationnelle : en effet, le cas que vous citez est peu banal : je



voudrais bien avoir la photographie de cette jambe greffée à la place d'un bras, surtout si le type peut tenir un cigare ou un verre dans ses doigts de pied. Tâchez de trouver un photographe adroit, à cause des retouches. Continuez de travailler et envoyez-moi bientôt une abondante copie.

Pour le directeur,
ANDRÉ HELLÉ.

PROPOS ARTISTIQUES

(Une tranchée vers Soissons, Novembre)

— Quel brouillard, ce matin !... Ils vont peut-être nous laisser tranquilles !

— Ce serait gentil de leur part... Un petit coup de rhum, sergeant ?

— Pas de refus. On se réveille mal, quand on n'a pas dormi.

(Un silence).

— Encore une goutte ?

— Merci ! Faut en garder. C'est pas encore l'heure de la relève. Ne le montrez pas trop votre rhum : il est fameux !

— Il arrive tout droit des Antilles.

— C'est pas du « fantaisie » ! Vous vous soignez, vous autres, les artistes.

— La gourmandise n'est qu'une forme de la sensibilité. Ce qui est mauvais offense comme ce qui est laid.

— Vous parlez !... Raison de plus, ça doit bien vous changer, d'être ici, terré comme un lapin au lieu de rester chez vous, bien au chaud, avec vos femmes nues.

— Mes femmes nues ?

— Vos modèles, quoi ! Vous êtes peintre, si c'est vrai ce qu'on dit.

L'Album de Guerre

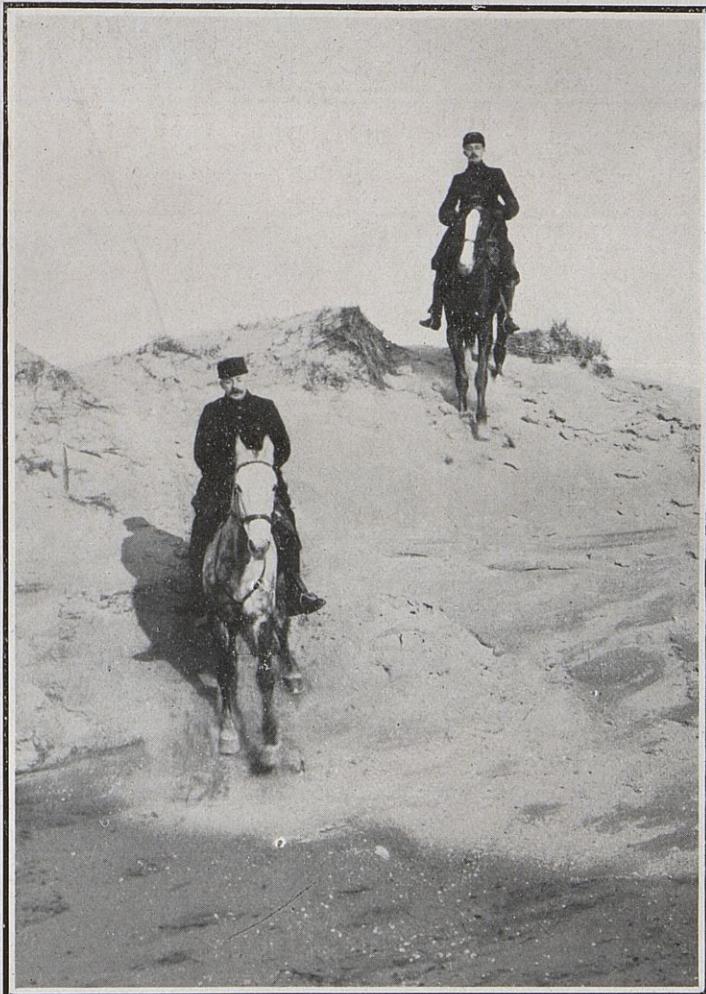
de LA VIE PARISIENNE



UNE TRANCHÉE DE PREMIÈRE LIGNE
Un « boyau » de communication à 200 mètres des ennemis.



EN ROUTE VERS LA BATAILLE
Après trois jours de repos, une compagnie va faire la relève des combattants.



DANS LES DUNES QUE NOUS AVONS RECONQUISES
Officiers belges en reconnaissance entre Nieuport et Ostende.



LES RUINES D'UN HOPITAL
Ce que les obus allemands ont fait de l'hôpital Saint-Jean, à Arras.



LA DÉFENSE DE NOS COTES

Deux croiseurs français, en sentinelles à l'entrée de la Manche, pendant la tempête qui a fait rage ces jours derniers.



SENTINELLE, GARDE A VOUS !

Un factionnaire, à l'entrecroisement de deux routes, en Belgique.



CE QU'ON VOIT DANS L'EMBRASURE D'UN CRÉNEAU

La route de Lille : à l'horizon un village occupé par les Allemands.

L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

est redevable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des photographies intéressantes qui seront rémunérées aux prix de 10 francs. (Toutes les photographies doivent être adressées à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

— Ce qu'on dit est vrai. Seulement, je ne peins que des paysages et des paysans. On me trouverait plus souvent dans les champs ou dans les bois qu'à mon atelier. Et de ma vie, je n'ai peint une femme nue.

— Ça, c'est drôle! Alors, vous ne souffrez pas beaucoup de la guerre?

— Les coups de fusil me gênent un peu... Et puis, plus d'une fois par jour, il m'arrive de regretter la table et le lit des plus pauvres auberges.

— Pour moi, ça me change rudement. Passer l'hiver dans un bon petit bureau bien chauffé, ou geler ici devant des trous pleins de boches, il y a de la différence.

— Vous êtes comptable, je crois, sergent?

— Aide-comptable à la Grande Maison de Bleu. Oh! mon métier n'a rien d'artistique, sauf l'écriture. N'empêche qu'on sait ce qui est beau. Quand j'étais garçon, j'allais au Louvre tous les dimanches, en hiver.

— Matin! Tous les dimanches?

— Oui, c'est là que je donnais rendez-vous à ma petite amie. Dans le Salon Carré. Vous connaissez?

— Un peu. Là où il y a la Joconde?

— Juste. Seulement, vous comprenez, on n'y moisissait pas. On avait mieux à faire que de contempler de la peinture, dans ce temps-là!

— Je vous comprends.

— Des fois, je m'y suis trouvé tout seul, au Louvre. Un jour, ma petite poule n'était pas venue, à cause d'une de ses sœurs qui accouchait. Eh bien! ce jour-là, j'ai avalé toute la peinture flamande, tant je m'embêtais.

— Ah! Van Dyck, Téniers, Rubens...

— Oui, toutes sortes de choses devant lesquelles je ne conduirai pas ma fille... C'est comme au Salon. Je ne rate pas une année d'y aller deux ou trois fois, avec mon beau-père. Ces jours-là, on laisse les femmes à la maison.

— Par prudence?

— C'est plus convenable. Il y a des moments où l'on est content de se trouver entre hommes.

— Tout de même la peinture vous intéresse?

— Si vous voulez, mais c'est fatigant. Il y a des sujets qu'on comprend, d'autres qu'on ne comprend pas. Moi, j'ai le caractère à vouloir comprendre. Alors, à chaque fois, c'est la migraine.

— Il y a beaucoup de personnes sur qui l'art n'a jamais produit un autre effet.

(Un silence).

— Vous devez connaître tous les peintres vous?

— Oh! pas tous, sergent. Ils sont trop.

— Tout de même, vous en connaissez?

— Quelques-uns.

— Il y a un appelé Raphaël, un ami du caissier principal, qui m'a fait mon portrait à l'huile. Vous le connaissez?

— Attendez donc! Ce nom-là me rappelle quelqu'un... Oui, mais mon Raphaël à moi est mort.

— Mort! Raphaël! Lui qui paraissait si costaud! Et il y a longtemps qu'il est mort, ce pauvre Raphaël?

— En 1520.

— Vous me faites marcher, ce n'est pas le même. Au fond, je me suis toujours douté que mon portrait était d'un inconnu et que j'étais volé.

— Il est ressemblant, votre portrait par Raphaël?

— Il est ressemblant si on veut. Il a un air... Ce qui est certain c'est que je l'ai payé cent cinquante francs, plus quarante-trois francs pour le cadre. Le cadre est beau.

— Cent-cinquante francs, un portrait, ce n'est pas cher...

— Je ne compte pas les déjeuners que j'ai dû payer à l'auteur; ça n'en finirait plus. Il prétendait que la meilleure lumière pour peindre est celle de midi et demie... Alors, vous comprenez...

— N'importe, ce n'est pas cher.

— Tant mieux, si vous croyez que je n'ai pas été trop volé... Ce qui embête ma femme, c'est qu'il est de profil.

— Il est vrai que le profil fait toujours un peu pauvre.

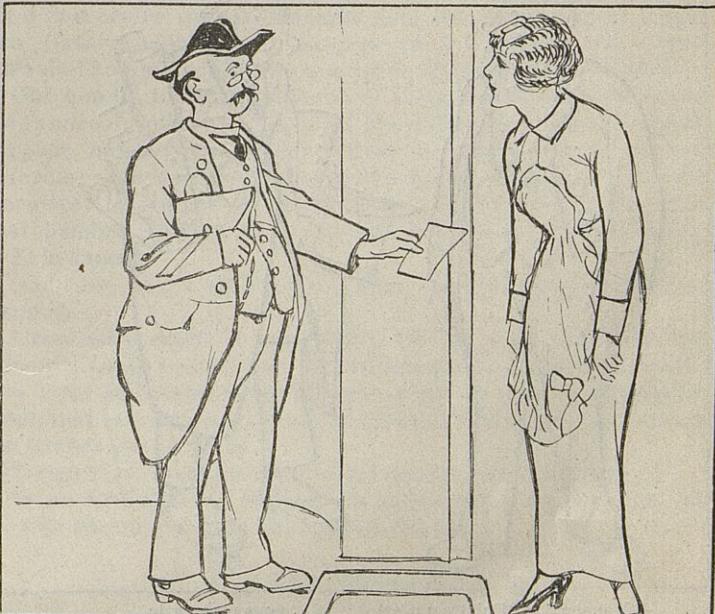
— Parbleu! C'est ce que j'ai répété plus de cent fois à Raphaël. Au Salon, j'en ai vu, des portraits, Dieu merci! et tous de face!

— Je connais pourtant un riche amateur qui s'est fait peindre par un membre de l'Institut. Et le membre de l'Institut l'a bel et bien fait de profil.

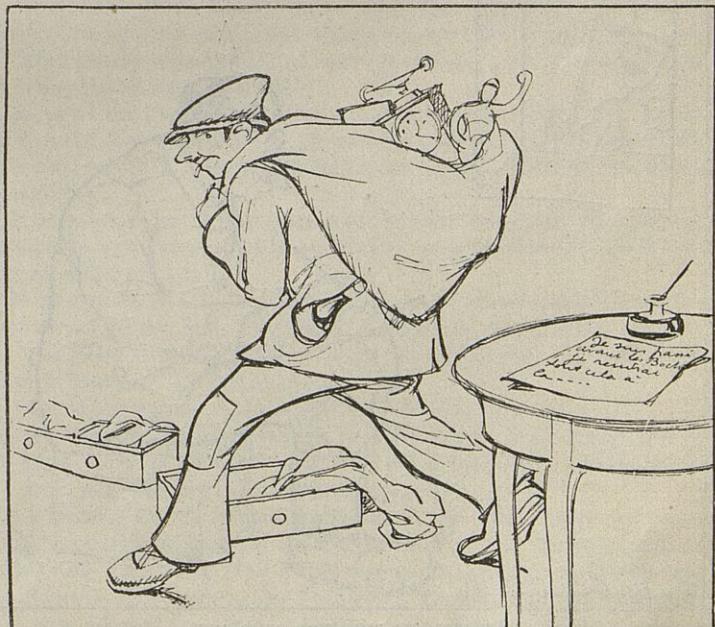
CHUT! CHUT! SOYONS DISCRETS!



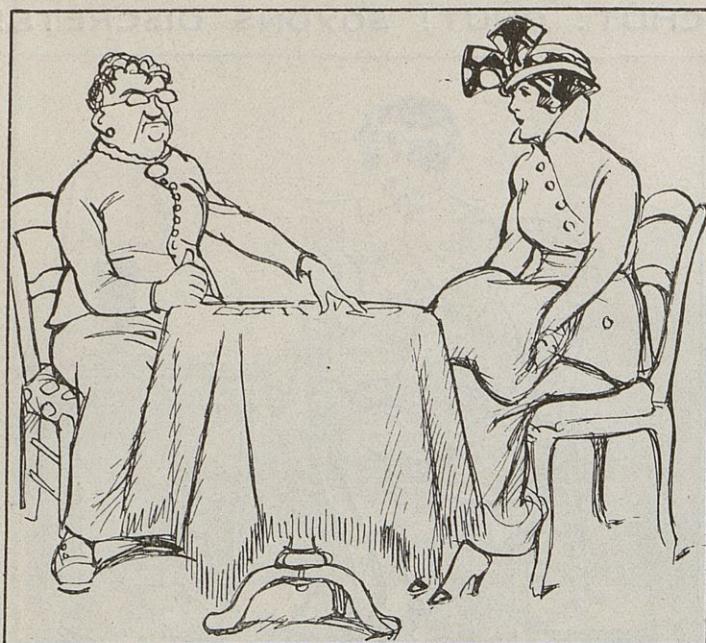
« Ma chérie je suis à... Je reviendrai le.... Je t'embrasse sur la.... » Ah! le bandit! il me lâche.



— Mille regrets Monsieur est à.... Il vous paiera le....



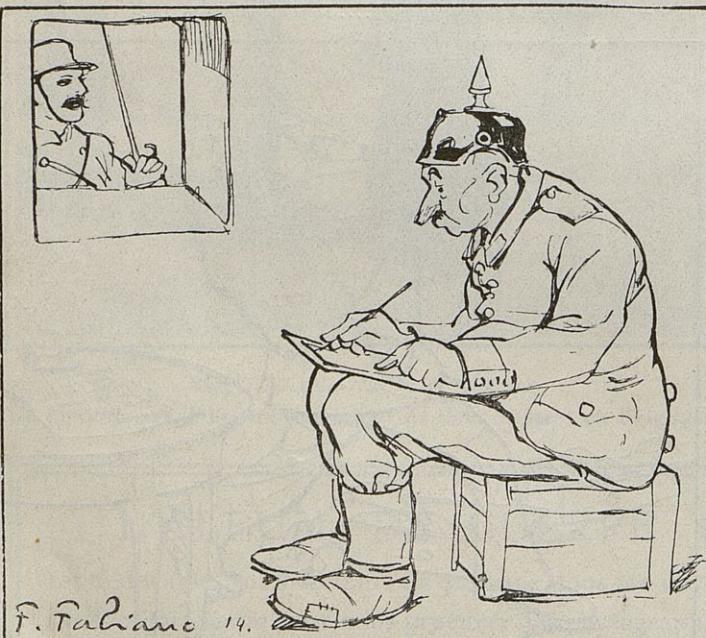
— Je suis passé avant les Boches. Je rendrai tout cela le....



— Je vois il est à... Vous le reverrez le.....



— Monsieur le Ministre qui est à....., vous recevra le.....

F. Fabiano 19.
LE SEUL QUI PEUT DIRE OU IL EST
« Je suis à Paris : je reviendrai à Pâques où à la Trinité. »

— Et votre amateur a payé aussi cher que moi?
— Un peu plus, vous pouvez le croire, sergent.
— Dans les combien?

— Dans les vingt mille.
— Vingt mille!! M..ince! (Un silence.)

— C'est comme la sculpture. Voilà quelque chose de fort.

— Certes!

— Vous ne pourriez pas y faire, hein? Là, il en faut des modèles.

— On ne peut guère s'en passer.

— Un qui n'a pas dû s'ennuyer, c'est celui qui a vu de tout près la Vénus de Milo, la vraie, le modèle.

— Vous l'avez bien admirée!

— La statue, oui. Mais c'est le modèle que j'aurais voulu voir... J'y serais allé de mon louis, volontiers, rien que pour regarder. Je ne dis pas de mal de la statue, remarquez bien... Dans le temps, je ne manquais jamais d'aller la voir avant de monter au Salon Carré. Et quelque fois j'en oubliais l'heure du rendez-vous. Un dimanche, j'étais là depuis un quart d'heure, peut-être, quand, en me retournant, qui est-ce que j'aperçois derrière moi?

—

— Ma petite amie!

— Et elle vous fit une scène de jalousie?

— Au contraire, figurez-vous... Ah! les femmes! Elle contemplait l'Antinoüs. (Un silence).

— Le brouillard se dissipe.

— Oui. On dirait ces tableaux du salon, vous savez? où l'on voit des bruyères en fleurs, et comme des écharpes de brouillard par là-dessus...

— Vous savez regarder, sergent.

— Oui, c'est rudement joli, ces machines-là. Mais, par ici, ça manque de bruyères: rien que des betteraves!

— N'importe, je préfère notre petite brume à tous les tableaux du monde. Voyez sergent. Le vent la fait flotter. On devine déjà le soleil derrière. Tenez! L'horizon se dégage...

(Un court silence).

— Tonnerre de tonnerre!... Bougre d'abrut qui m'endort avec ses balivernes!... Il est plein de Pruscos, votre petit bois! Attention, là, les gars.. Baïonnette au canon!

(Un silence).

— Feu à volonté!

EMILE SEDEYN.

CHOSES ET AUTRES

Chacun sait que l'Académie est un salon. C'est même le dernier salon où l'on cause; et comme il n'y a point de secret professionnel, tout ce que disent nos Quarante, même quand ils ne sont que douze, se répand au dehors avec une merveilleuse rapidité. Les fausses nouvelles elles-mêmes ne se propagent pas plus vite ni plus sûrement.

Il paraît donc que les Immortels, tout en achevant la lettre E du dictionnaire, s'entre tiennent des simples mortels à qui, la paix revenue, ils pourraient bien conférer l'immortalité. Cela aide toujours à passer le temps et ne tire pas à conséquence: tel nom qui fait prime un jeudi, est oublié le jeudi suivant.

Ils se sont avisés l'autre jour qu'ils manquaient de bâtonniers! Quelqu'un a fait aussitôt remarquer que ce serait peut-être le cas d'en élire un après la guerre, en souvenir de celui de 1871, Maître Rousse, dont la conduite fut héroïque.

Il a été question également du généralissime, ou plutôt la question ne se discute même pas: Joffre doit être de l'Académie. S'il y fait un discours du même style que ses proclamations avant et après la bataille de la Marne, on peut croire que, ce jour-là, on entendra parler français sous la coupole.

Un académicien timide objectait que l'Académie n'a guère coutume d'accueillir deux militaires à la fois, et qu'elle possède déjà un général.

— Mais, lui répondit-on, elle n'a pas de maréchal de France!

Ils se sont connus, tout jeunes, au champ d'aviation, et là-haut, en plein ciel. Ils ont appris ensemble à voler. Une amitié fraternelle les unit. Ils ont le même coup d'aile.

Hélas! au premier bruit de la guerre, l'un des deux pigeons est parti. Il n'est pas de chez nous...

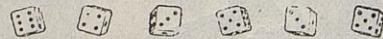
L'autre, qui a le cœur bien français et bien tendre, tremblait de se retrouver face à face avec son ami dans les nuages.

Cette cruelle épreuve ne lui a pas été épargnée. Le premier Taube qu'il ait rencontré... Il a reconnu le vol de son ami, son vol. Et l'oiseau allemand a reconnu aussi le vol de l'oiseau français. Ils ont hésité tous les deux. Ils ont fait de grands circuits. Et puis le sentiment du devoir a été plus fort et ils ont fondu l'un sur l'autre...

Non, l'amitié a été plus forte! Au moment d'atteindre l'Allemand, le Français a exécuté ce glissement sur l'aile gauche qui est si effrayant à voir quand on le regarde d'en bas. L'Allemand a fait le même glissement, qu'il est seul à pouvoir si bien imiter, et il est reparti vers les lignes ennemis.

On disait, à propos de l'*Emden*, qu'il y a, même de leur côté, plus de chevalerie sur mer que sur terre. L'humanité trouve aussi un refuge dans les espaces du ciel.

Mais il ne faudrait pas s'y fier, puisque c'est de là-haut qu'ils lancent des bombes aux femmes et aux enfants.



Hadjî Mohammed Ghilioûm...

Je gage que vous n'aviez jamais entendu parler de ce Turc-là. Devinez un peu qui c'est.

Lui! Toujours lui!

Voyons!... Ghilioûm?... Guillaume!

Vous n'avez pas d'oreille, et aucun sens de la musique orientale.

Dans les *Burgraves* (Allemagne! Allemagne! hélas! Quoi...) dans les *Burgraves*, les barbares du Nord avaient fait, du doux nom de Ginevra, Guanhumara. A l'aurore du siècle qui vient de finir, les Egyptiens appelaient *Bounaberdi* le « sultan des Francs d'Europe ». Nous avons eu aussi notre bon M. Jourdain, qui est devenu mamamouchi sous le nom de Giourdina. Giourdina, c'est-à-dire Jourdain. Hou la ba! ba la chou! Hélas! mon mari est devenu fou!

Sultan Bounaberdi, passe encore. Mais Hadji? Hadji qui signifie « pèlerin retour de la Mecque »! (Tant de choses en un mot?... Oui, la langue turque est comme cela : elle dit beaucoup en peu de paroles). Sérieusement, a-t-il visité la Kasbah? C'est possible. Tout est possible. Il a tant voyagé! Mais nous croyions savoir qu'il n'avait point passé Jérusalem. Il aura confondu.

Bref, le chevalier au cygne, le grand-maître de l'ordre Teutonique, qui s'était fait confectionner, pour entrer à Nancy, un si beau manteau blanc croisé de noir, et qui ne l'a point usé, Guillaume, quoi! est hadji pour ses frères — que dis-je? — pour ses coréligionnaires musulmans. Il est Mohammed. Il est Ghilioûm. Et c'est, paraît-il, sous ce triple nom que l'honorent les habitants de Damas, quand ils se pressent dans les mosquées et supplient avec larmes le Tout-Puissant de lui accorder la victoire sur les ennemis conjugués du croissant et de la croix.

Nous avions déjà von der Goltz, qui, non content d'être pacha, a voulu être Ghazi, en d'autres termes victorieux... avant la lettre, avant la bataille.

Et il y a encore des gens qui se demandent comment la guerre finira? Mais elle finira par la Cérémonie :

Ti non star furba? (Hem!)

No, no, no.

Non star forfanta?

No, no, no.

Donar turbanta

— Qui est celui-là? Anabaptiste? Zwingliste? Cophte? Hussite? Païen? Luthérien? Puritain? Bramine?

— Non, non, Mahométan, Mahométan!

— Star bon turca, Giourdina?

— Oui, par Dieu!...

Les personnes érudites qui connaissent la pièce, savent que Molière est un grand prophète; car la sixième et dernière entrée de ballet offre un tableau de paix et de victoire, et « tout cela finit par le mélange des trois nations (triple entente), et les

« applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers suivants :

« Quels spectacles charmants! Quels plaisirs goûtons-nous!

« Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux ».

— Comédien, tragédien! disait de Sultan Bounaberdi un pape qui avait contre lui quelques sujets de rancune.

Que dirons-nous de Hadji Mohammed Ghilioûm?

La même chose, mais nous sommes plus pressés, et le français d'aujourd'hui est comme le turc de tous les temps, qui dit beaucoup en peu de paroles.

Un mot suffit : cabot!



Romances sans paroles...

Elles ont rouvert leurs portes, les maisons de thé. Sans bruit, sans réclame. Et vous pourriez vous dire :

« On n'y va pas... »

Allez-y voir!

Je ne parle pas des maisons respectables, mais des autres. Allez-y voir. Seulement, je vous engage à retenir votre table. Je ne dirai pas non plus que la vue n'en coûte rien, mais elle vaut la peine.

Vous rencontrerez là tout un monde que vous croyiez déjà préhistorique. Les survivantes. Que de femmes! Que de femmes! Et il faut croire qu'elles mangent tous les jours, comme disait feu Gavarni. Mais ce n'est plus ça qui donne une crâne idée de l'homme : ça donne une crâne idée de la Providence.

Oh! que les toilettes sont tristes! Elles datent, naturellement, de l'année dernière. On les a un peu rafistolées, mises au goût du jour, militarisées... Essayez donc de militariser les nippes informes et indécentes que portait « notre compagne » l'année dernière! Le bonnet de police est le pavillon qui fait passer la marchandise. Bonnet de police et chemise de nuit. Triste!...

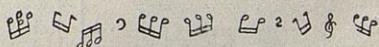
Et la danse?

On n'ose pas, c'est heureux. Mais on s'est avisé d'un compromis.

L'orchestre est là. Il joue. Quoi? Oh! le tango. L'infâme. On l'écoute. On se contente de le fredonner... en attendant mieux. Les têtes se balancent en mesure. L'œil se noie. Les pieds ne marquent la cadence que sous la table. Et ces dames se sentent les jambes toutes bêtes.

Tango révé. Musique sans voix. Romance sans paroles.

Et au vestiaire, sur le coup de six heures, c'est la cohue. Et on s'en va, un peu honteux, un peu dégoûté.



Nous avons connu, dans le *Petit duc*, les demoiselles nobles de Lunéville. Nous avons aujourd'hui les demoiselles nobles de Thionville, qui ne sont point sœurs au couvent, mais infirmières à l'ambulance allemande, et que ne laisse pas insensibles le charme des blessés français.

Si nous en croyons le Hun qui commande cette jolie cité de la Moselle encore *irredenta*, les choses iraient fort loin, jusqu'au flirt (oh! le flirt...) jusqu'à la faute (ah!...) pis encore, jusqu'aux fiançailles!

Mais nous ne croirions jamais le Hun en question. Nos jeunes guerriers sont tous très bien élevés, et capables de politesse. Pas plus. Et encore!

Je pense plutôt qu'ils entendent les derniers outrages de même que ce soldat du Midi, qui expliquait d'une façon fort drôle — un peu libre — comment il outragerait la femme, la sœur ou la fille de l'ennemi, le cas échéant.

Approximativement, il se flattait de leur chanter *J'ai du bon tabac*. Vous entendez, j'espère, à demi-mot? *J'en ai du bon et du râpé*, mais ce n'est pas, etc. Il y a l'accent, et le geste que je ne peux pas reproduire, — heureusement!

Ne faisons pas de fausse modestie. Il est tout simple que nos jeunes guerriers fassent de l'impression sur les demoiselles nobles de Thionville. Il y a des précédents. Mais je doute que les demoiselles nobles de Thionville fassent tant d'impression sur nos jeunes guerriers. Berthe aux grands pieds ne nous a jamais mis le cœur à l'envers!

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



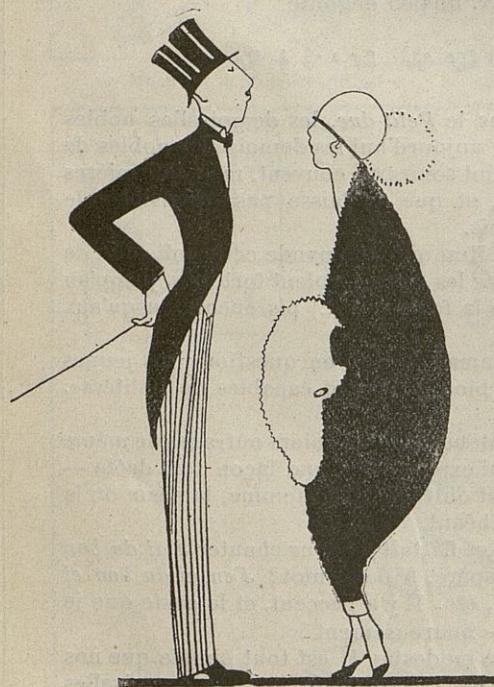
MAMAN GERMANIA, admirant les jeux, de prince de son cher Guillaume. — Quel petit espionnage!

(*Life*, New-York.)



LE GRAND TURC. — Je suis fatigué de jouer au cheval: j'en ai assez.
L'EMPEREUR D'AUTRICHE. — Moi aussi: je vais relayer!

(*Punch*, de Londres.)

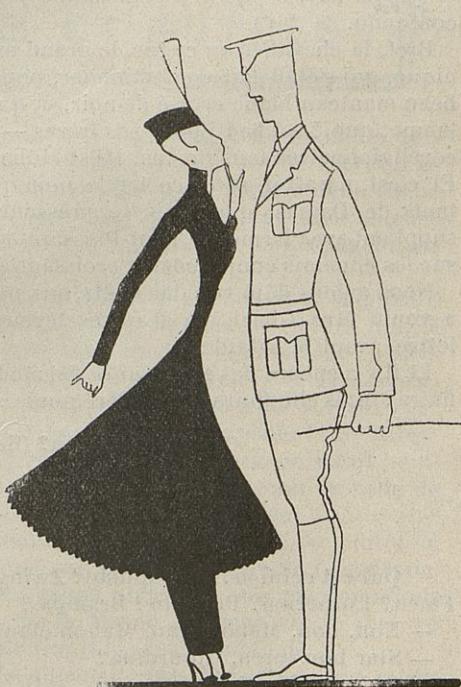


1914

Un flirt, l'année dernière.
(*Tatler*, de Londres.)



L'ALLEMAGNE A OTÉ SON MASQUE!
(*Punch*, de Londres.)



1915

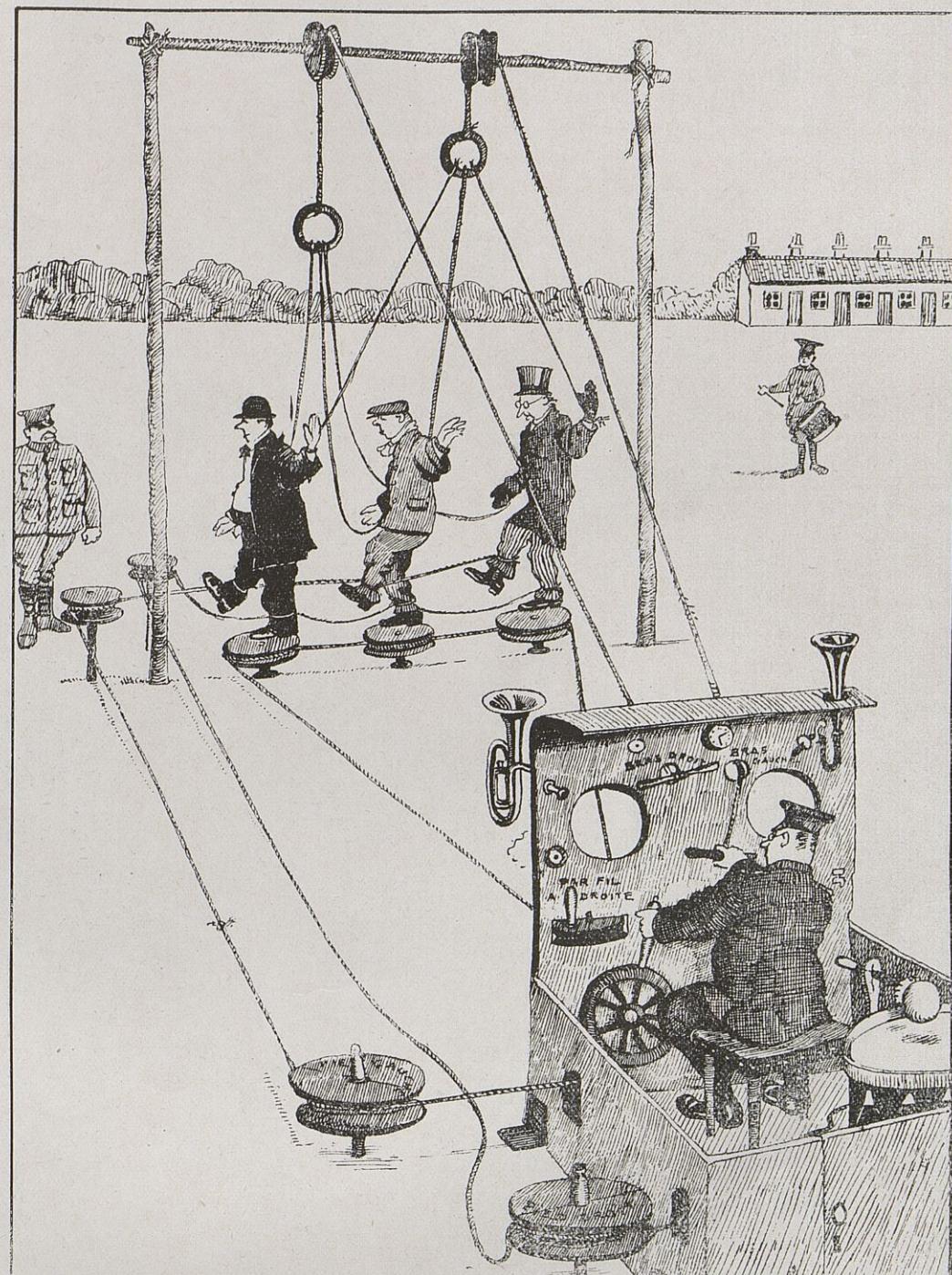
Un flirt, aujourd'hui.
(*Tatler*, de Londres.)



UN TRAVAIL DE « HAUTE » CULTURE
(*The Evening News*, de Londres.)



— En avant, héros Allemands! La victoire est à vous: il n'y a que des femmes et des enfants.
(*Daily Express*, de Londres.)



POUR DRESSER LES NOUVELLES REGRUES ALLEMANDES (SYSTÈME BREVETÉ.)
(*The Sketch*, de Londres.)



Il paraît que le kaiser a mal à la gorge: voici un remède pour le guérir.
(*The Bystander*, de Londres.)



— Eh! bien nous voici à la fête, John? — Oui, Tommy: on tire le feu d'artifice!
(*The Punch*, de Londres.)

LA VIE PARISIENNE

Aquarelle de Nam

UNE SYMPHONIE EN BLEU, BLANC, ROUGE



FLEURS DE FRANCE